



HAL
open science

L'interprétation du mot Manhod dans Lybeaus Desconus: Un exemple de geis dégénéré

Frédéric Sowa

► **To cite this version:**

Frédéric Sowa. L'interprétation du mot Manhod dans Lybeaus Desconus: Un exemple de geis dégénéré. L'articulation langue-littérature dans les textes médiévaux anglais 3, Jun 2000, Nancy, France. pp.347-354. hal-04596478

HAL Id: hal-04596478

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-04596478>

Submitted on 31 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**L'interprétation du mot *manhod* dans *Lybeaus Desconus* :
un exemple de *geis* dégénéré**

L'histoire du Bel Inconnu est un classique de la littérature arthurienne qui a eu un certain succès au Moyen Âge, puisqu'on peut en trouver de nombreuses versions, dont les plus connues sont *Li Biaus Desconeus* de Renaut de Beaujeu en France,¹ *Carduino* en Italie,² *Wigalois* en Allemagne,³ et *Lybeaus Desconus*.⁴ Ce dernier a été conservé dans six manuscrits différents, ce qui témoigne de la popularité de l'histoire du Bel Inconnu en Angleterre.⁵ Il est daté de la seconde moitié du XIV^e siècle, et généralement attribué à Thomas Chestre, l'auteur de *Sir Launfal*. Longtemps considéré comme une pâle copie de la version française, le texte anglais est resté dans l'ombre, comme d'autres romans arthuriens anglais de l'époque médiévale.⁶

¹ Michèle Perret et Isabelle Weill (trad.), *Le Bel Inconnu, roman d'aventures du XIII^e siècle*, Paris : Champion, 1969.

² Colette Stévanovitch (trad.), *Carduino, Speculum Medii Aevi*, 2.4 (1997), 67-85.

³ Wirnt von Grafenberg : *Wigalois*, texte présenté et établi par Danielle Buschinger, Reinekes Taschenbuch-Reihe 13, Greifswald : Reineke Verlag, 1996.

⁴ L'édition que j'ai utilisée est celle de Maldwyn Mills, *Lybeaus Desconus*, Londres, New-York et Toronto : Early English Text Society, Oxford University Press, 1969, qui contient la transcription de deux des six manuscrits connus, le Lambeth Palace 306 et le Cotton Caligula A. II.

⁵ Il n'existe qu'un manuscrit pour le *Bel Inconnu* français, de même que pour *Carduino*, tandis que *Wigalois* est de loin celui dont on a le plus de manuscrits, environ une quarantaine, fragmentaires ou complets.

⁶ Le seul ouvrage d'envergure qui lui ait été consacré est celui de William Henry Schofield, *Studies on the Libeaus Desconus*, qui date de 1895.

Dans la version anglaise, le héros, Gyngelayne, est le fils de Gauvain, l'un des plus célèbres héros de la Table Ronde. Comme le jeune Perceval, dont on pourrait dire qu'il est le « cousin littéraire », il est élevé en secret par sa mère dans une forêt éloignée de toute forme de civilisation. Un jour il découvre un chevalier mort, se revêt de son armure et part à la cour d'Arthur pour être adoubé. Arrivé là-bas, il demande à être fait chevalier par le roi, et exige d'obtenir la première occasion de combat qui se présentera. Le roi accepte à contrecœur, prenant soin de préciser qu'il trouve l'enfant trop jeune pour être adoubé. Au cours du repas qui suit, deux messagers, un nain et une jeune femme, arrivent à la cour pour demander au roi l'aide d'un chevalier afin délivrer la Dame de Sinadowne, qui est séquestrée par deux nécromanciens. Arthur tient alors sa promesse et désigne Gyngelayne, au grand ennui de la messagère, qui s'attendait à repartir avec un chevalier vétérane. Elle exprime clairement son désaccord, reprochant à Arthur d'envoyer au combat un enfant sans expérience, alors qu'il a des chevaliers de renom à sa cour.

Les textes des deux manuscrits de l'édition de Maldwyn Mills, qui diffèrent sur de nombreux points, offrent de ce passage des versions relativement similaires dans la formulation et le vocabulaire utilisé, à l'exception d'un mot. Lambeth donne les vers suivants :

Thy worde shall sprynge wide:
 For-lorn is thy pryde
 And thi lose schentt,
 When thou wilt send a childe
 That is witless and wylde
 To dele any doughty dente,
 And haste knyghtis of renon.

(Cette nouvelle va se répandre au loin : ta fierté est perdue et tu es déshonoré si tu envoies au combat un enfant simplet et sauvage alors que tu as des chevaliers de renom.)

Le mot *lose*, qui signifie ici « reputation », « renown » ou « fame »,¹ est remplacé dans Cotton par le mot *manhod* :

¹ *Middle English Dictionary*, ed. Hans Kurath, Londres : Geoffrey Cumberlege, Oxford University Press, 1956, vol. 5, 1227-1228.

þys word schall sp[r]yng wyde :
 Lord kyng, now ys þy prede
 And þy **manhod** y-schent,
 Whan þou schalt sende a chyld [...]
 And haste kny3tes of mayn.

Le glossaire intégré à l'édition de Mills donne à *manhod* le sens de « [reputation of] valor », sens qui correspond à celui de *lose*. Le *Middle English Dictionary*¹ confirme cette définition en la complétant :

- (a) Manly virtue, character, or dignity; manliness;
- (b) the character befitting a knight or monarch; chivalric nature or dignity; courageous behavior, bravery, valor;
- (c) courteous behavior, good manners, gentility;
- (d) humanity, compassion, kindness, generosity.

La définition (b) est celle qui correspond le mieux à l'emploi de *manhod* dans le cas qui nous concerne, mais les définitions (c) et (d) pourraient également convenir. Il semblerait que Mills ait réduit le sens de *manhod* à celui de *lose*, sans se demander s'il pouvait être interprété autrement que par « valeur » ou « honneur ». Or si la première définition, « manly virtue, character or dignity », correspond également à l'idée d'honneur, c'est le mot *manliness* qui a attiré mon attention.

Si l'on interprétait *manhod* dans son sens moderne de *manliness*, c'est-à-dire « virilité », les mots de la messagère pourraient-ils avoir une autre signification, une autre dimension ? Dans un contexte littéraire médiéval, cela n'aurait aucun sens, et c'est sans doute cela qui a conduit Mills à réduire le sens de *manhod* à celui de *lose*. Mais si l'on tient compte des origines celtiques de la légende arthurienne, que Roger Sherman Loomis a démontrées dans ses amples travaux, une nouvelle perspective s'offre à nous.

De nombreux thèmes, concepts et personnages arthuriens proviennent du fonds mythologique celtique. Nous en avons déjà un

¹ Middle English Dictionary, vol. 6, 134-135.

exemple dans notre texte avec le don que le jeune Gyngelayne demande au roi en arrivant à la cour : c'est le fameux don contraignant, récurrent dans les romans de la Table Ronde, et qui a, sinon une origine, du moins une correspondance dans les coutumes des Celtes telles qu'elles sont décrites dans les textes littéraires. Dans les sociétés celtiques, n'importe quel individu pouvait aller voir le roi et exiger de lui un don ou une faveur sans que ce dernier sache de quoi il s'agissait, et sans qu'il puisse refuser sous peine d'être déshonoré, d'où l'adjectif « contraignant ».¹ Dans notre texte, bien que le roi précise qu'il trouve l'enfant un peu jeune pour être fait chevalier, il est soumis aux contraintes du don et forcé d'accepter. De la même façon, si l'on tient compte de l'origine celtique de la littérature arthurienne, le mot *manhod* peut tout à fait être interprété dans le sens de « manliness », et les mots de la messagère acquièrent une valeur autrement plus importante qu'une simple menace à l'égard du roi : il s'agit d'une sorte de malédiction portant le nom de *geis* en irlandais (pluriel *geisa*, intraduisible en français ou en anglais moderne), et dont on a de nombreux exemples dans les textes mythologiques des peuples celtes.²

Le *geis* est une interdiction ou une obligation imposée à un individu, et qui influence profondément sa vie et son destin. Transgresser un *geis* a des conséquences plus que désastreuses, et

¹ Un exemple plutôt comique se trouve dans la première des quatre branches du *Mabinogi*, intitulée « Pwyll, Prince de Dyved ». Le jour de ses noces avec Rhiannon, un étranger s'approche de Pwyll et lui demande une requête. Pwyll répond que, quelle que soit la demande, il l'exaucera dans la mesure de ses possibilités. Le nouveau venu lui réclame alors Rhiannon, et Pwyll est obligé d'accepter afin d'éviter la honte. Arthur est plus prudent dans le conte de « Kulhwch et Olwen » : lorsque Kulhwch arrive à la cour et demande un « présent de vassalité », le roi lui répond qu'il aura ce qu'il désire, à l'exception de son bateau, son manteau, son épée, sa lance, son bouclier, son couteau et sa femme !

² Pour de plus amples informations sur le *geis*, je renvoie le lecteur à la deuxième partie du livre de Jean Markale, *La femme celte*, Paris : Payot, 1992, Chapitre VI, « Yseult ou la Dame du Verger », pp. 292-354, et plus particulièrement 310-327.

mène le plus souvent à la mort dans des circonstances particulièrement terribles. Il peut revêtir plusieurs formes, telles qu'un interdit culinaire, une obligation permanente, ou une menace de honte extrême.¹ C'est un *geis* de ce type que l'on trouve dans le *Livre des Conquêtes d'Irlande* : Elgnat, la femme d'un certain Partholon, trouve l'un de ses serviteurs à son goût et lui propose ouvertement de coucher avec elle. Craignant la colère de son maître, l'homme refuse, mais Elgnat prononce alors un *geis* contre lui, menaçant de raconter partout qu'il est impuissant. L'homme est alors forcé d'obéir aux injonctions de sa maîtresse.² Dans notre texte, les mots de la messagère reproduisent le même type de *geis*. La jeune femme menace de répandre le doute sur la virilité du roi, ce qui touche également son honneur.

Mais la puissance du *geis* va au-delà de la simple menace. Il s'agit en fait d'un véritable sortilège, un acte de magie qui met en danger la personne sur laquelle il est lancé, l'obligeant à se plier aux exigences de celle qui a prononcé le *geis*.³ En menaçant de jeter le doute sur la virilité d'un homme, la personne qui prononce le *geis* détruit effectivement cette virilité. De plus, dans les croyances de certains peuples et surtout chez les Celtes, la fertilité de la terre et la prospérité du royaume étaient directement liées à la virilité et à la fertilité du roi. Si les récoltes étaient mauvaises ou que des calamités s'abattaient sur le peuple, c'était le roi qui était mis en cause. S'il

¹ Le héros irlandais Cúchulainn, dont le nom signifie « chien de Culann », est, comme de nombreux personnages de la mythologie irlandaise, frappé de plusieurs *geisa*, que l'on peut traduire dans ce cas par « interdits ». Il ne doit pas manger de la viande de chien car c'est son animal totem, et il ne peut refuser une invitation à partager un repas. Dans la mort de Cúchulainn, ses ennemis l'invitent à manger avec eux, mais leur repas est constitué de viande de chien. Cúchulainn est alors pris au piège et forcé de transgresser l'un ou l'autre de ses deux *geisa*, ce qui le conduit à sa perte.

² Exemple cité dans Jean Markale, *La femme celte*, p. 317.

³ Dans la légende irlandaise de Diarmaid et Grainné, qui est peut-être un prototype de celle de Tristan et Yseult, Grainné oblige Diarmaid à l'emmener avec lui en le menaçant d'un « *geis* de mort et destruction ».

s'avérait que le souverain était impuissant ou stérile, c'était de mauvaise augure pour le royaume.¹ Ainsi, en jetant un *geis* sur Arthur, la messagère ne menace pas uniquement la virilité du roi, mais la fertilité et la prospérité du royaume tout entier, au risque d'en faire une nouvelle Terre Gaste.

Si l'on tient compte de la puissance du *geis* dans la littérature irlandaise, Arthur devrait normalement être obligé de satisfaire la jeune femme et de désigner un autre chevalier pour l'accompagner. Cependant il n'en est rien : Arthur lui réplique fermement et avec froideur qu'elle n'aura pas d'autre chevalier, et que si celui qu'il a choisi ne lui convient pas, elle n'a qu'à aller en chercher un autre ailleurs (*Thou ge[t]tist here none oþer knyght, / [...] Jff ye thinke the childe not wyght, / Get the anoþer wher thou myght, / That is of more power*, ll. 218-222). Voilà un comportement bien étrange de la part de celui que les textes nomment souvent la fleur de la chevalerie et le meilleur des rois de cette terre... Mais surtout, comment expliquer que le *geis* n'ait pas de pouvoir dans notre texte, alors qu'il est toujours infaillible dans les textes irlandais ?

On pourrait supposer que le *geis* de la messagère est inopérant parce qu'il n'a pas de fondement, parce qu'il n'est pas justifié. Il semblerait que le don contraignant exigé par Gyngelayne soit prioritaire par rapport à la requête de la jeune femme, puisqu'Arthur choisit de satisfaire la demande du jeune homme. Mais ceci ne semble pas être la bonne raison : en fait le roi a satisfait les deux requêtes, la messagère ayant demandé un chevalier (*a knyght*) sans préciser lequel, ni s'il devait être expérimenté ou non. Arthur est donc parfaitement dans son bon droit en désignant Gyngelayne, qui vient tout juste d'être adoubé, et son honneur reste sauf. D'ailleurs les *geisa* que l'on rencontre dans les littératures celtiques ne sont pas toujours justifiés, ils apparaissent plutôt comme un moyen bien pratique, pour certains

¹ Nous avons d'ailleurs un souvenir de cette croyance dans la personne du Roi Pêcheur du *Conte du Graal*, lequel est impuissant suite à un coup de lance dans la cuisse (euphémisme désignant les parties génitales), et dont le royaume est devenu stérile à son tour, se transformant en Terre Gaste. Seule la guérison du roi peut permettre au royaume de redevenir fertile.

individus, d'arriver à leurs fins en obligeant d'autres personnes à leur obéir. Dans les sociétés celtiques existait une caste de Satiristes, qui obtenaient ce qu'ils désiraient en menaçant les gens de les satiriser, c'est-à-dire de jeter la honte sur eux. Dans le récit de la mort de Cüchulainn, le héros aperçoit deux hommes en train de se battre pour la possession d'un javelot, et un satiriste lui dit : « Honte sur toi si tu ne parviens pas à les séparer ! » Cüchulainn est obligé d'obéir et, le satiriste n'ayant pas précisé comment il devait mettre fin au combat, le héros tue les deux hommes. Puis, voyant que le héros s'empare du javelot, lequel est destiné à être un des instruments de sa propre mort, le satiriste le menace d'un *geis* s'il ne lui donne pas l'arme. Cette menace de honte et le *geis* qui la suit n'ont qu'un seul but : permettre au satiriste de s'emparer du javelot qui tuera Cüchulainn. Ceci prouve que le *geis* était utilisé, parfois avec abus, pour parvenir à des fins souvent peu honorables. On peut donc rejeter l'hypothèse selon laquelle le *geis* de la messagère est inopérant parce que non justifié.

L'explication réside plutôt dans la genèse de la littérature arthurienne. Les auteurs de romans arthuriens puisaient dans un fonds mythologique ancien et manipulaient quantité de thèmes, de concepts et de matières premières qu'ils ne comprenaient pas.¹ De cette façon, la menace que nous avons dans *Lybeaus Desconus* est certainement une dégénérescence d'un *geis*, dont l'auteur ou l'un de ses prédécesseurs n'a pas compris le sens profond, et dont il a tronqué les conséquences et les implications.

La présence de *manhod* dans Cotton et son absence dans Lambeth semblent témoigner de l'évolution du texte : le mot *lose*, qui prend la place de *manhod* dans Lambeth, signifie « reputation, renown, fame »,

¹ Un exemple de cette récupération est le célèbre passage du *Conte du Graal* où le jeune Perceval entre à cheval dans le château d'Arthur, ce que Chrétien a utilisé dans un but comique. C'est en réalité le souvenir des forteresses celtiques, lesquelles n'étaient pas des châteaux-forts mais de simples villages entourés d'un mur d'enceinte, et dans lesquelles on pouvait tout à fait pénétrer en restant à cheval. Ce détail, à l'époque où les romans arthuriens furent rédigés, n'était plus compris par les auteurs, qui pensaient certainement que les forteresses d'antan étaient semblables à celles de leur époque.

mais jamais « manliness ». On peut donc supposer que *manhod* était le mot d'origine, et que *lose* a été choisi pour le remplacer en raison de leur synonymie partielle. Le fait que le manuscrit Lambeth, qui contient *lose*, soit daté de la fin du XV^e siècle alors que Cotton, qui contient *manhod*, est du milieu du XIV^e ne fait que confirmer nos soupçons.¹

Ce remplacement de *manhod* par un mot dont la polysémie est moindre a effacé toute trace du *geis* dans notre texte, laissant la place à ce qui n'est plus qu'une menace sans aucune valeur, ce qui témoigne bien de la façon dont ce procédé de « récupération » modifie sans cesse l'héritage littéraire dans une incessante alchimie du sens.

¹ Voir John Edwin Wells, *A Manual of the Writings in Middle English, 1050-1400*, New Haven : Yale University Press, 1916, pp. 68-70.